

Introduction : Il est difficile de définir la vérité, car d'un côté on l'identifie au savoir (le vrai d'une chose est ce qu'on en sait) et de l'autre on a pour existence de les distinguer, puisqu'on ne peut vivre qu'à ne pas savoir ce qui nous donne, à nos propres yeux, raison et non pas tort de vivre. (Si on le savait, il faudrait encore savoir pourquoi on se conforme à ce savoir plutôt que le nier ou l'écarter.) Donc nous confondons vérité et savoir, alors même que notre existence est de les distinguer.

1. La nature de la vérité et sa définition

La vérité n'est pas le savoir des choses, puisque le vrai est ce qu'on aurait pu ne pas savoir.

La vérité n'est pas la réalité des choses puisqu'il y a des vérités qui n'ont aucun rapport avec la réalité : celles qui sont négatives, conditionnelles, farfelues et même absurdes. Ce ne sont d'aucune manière des états de choses, mais ce sont irrécusablement des vérités.

La vérité semble être l'autorité du savoir car c'est de lui que nous nous autorisons quand il s'agit d'avoir raison et non pas tort. Nous reconnaissons de l'autorité aux gens qui savent, à telle enseigne que nous voyons la compétence comme une capacité de vérité et pas seulement de savoir.

Or cette définition de la vérité est fautive parce que le savoir n'étant savoir qu'à la condition qu'il le soit du vrai, celui-ci lui est forcément transcendant. C'est le vrai qui fait que le savoir a autorité : sans la caution du vrai, il ne serait que langage vide ou délire. Ainsi il faut dire que la vérité est l'autorité dont relève le savoir, et non pas l'autorité du savoir.

De quelle autorité le savoir relève-t-il ? Forcément de ce dont il est le savoir. Donc le référent fait autorité ; sans lui il peut y avoir du sens mais pas de vérité. Exemple : la neige commande qu'on la dise blanche, interdit qu'on la dise noire, permet qu'on la dise belle.

La définition exacte de la vérité est donc : « L'autorité des choses ».

2. Notre responsabilité d'en être responsables.

L'autorité et la responsabilité sont l'envers l'une de l'autre, et elles sont chacune son propre redoublement : on ne fait autorité que dans l'autorité de faire autorité, et on n'est responsable que dans la responsabilité d'être responsable. Or toute responsabilité l'est d'abord du savoir, puisque rien ne se fait n'importe comment ; elle est ensuite celle de prendre la responsabilité d'exercer cette responsabilité. Ainsi le professeur est responsable de son enseignement, mais à condition qu'il soit d'abord quelqu'un qui ait pris la responsabilité d'être professeur. L'autorité dont relève le savoir qui est la vérité, correspond donc en chacun à la responsabilité qu'il est de lui-même. Comme sujets notre question est le savoir (ne pas faire n'importe quoi n'importe comment) ; mais comme responsables d'être sujets, notre question est la vérité (avoir raison et non pas tort de faire ce que nous faisons).

Donc la vérité est le savoir subjectivement assumé, et plus précisément assumé dans la responsabilité d'être le sujet qui assume le savoir.

Assumer le savoir comme tel, c'est le valider. La responsabilité que chacun est de lui-même correspond donc à sa capacité à valider le savoir c'est-à-dire à le faire advenir comme vérité. C'est pourquoi nous nous tournons vers nos interlocuteurs (d'accord ?), attendant qu'ils valident ce que nous disons (d'accord !) Ainsi il y aura eu de la vérité.

3. La vérité qui s'impose

La vérité est l'autorité des choses. Or le propre de toute autorité, c'est d'exclure qu'elle soit fondée, même si nous nous représentons le contraire. Car si une autorité est fondée, l'autorité dont on parle n'est pas la sienne mais celle des raisons qui la fondent. En prendre conscience force donc à

reconnaître que l'autorité comme telle n'a jamais de sens. C'est précisément de n'avoir jamais de sens que l'autorité est l'autorité. L'autorité est le réel du non-sens.

L'autorité des choses, c'est-à-dire la vérité, est donc toujours un non-sens. Or elle prend forcément place dans l'horizon du savoir des choses, qui leur donne leur sens. Donc une vérité particulière, qui s'impose bêtement malgré toutes les raisons qu'on voudrait lui opposer, est un trou dans le savoir. La vérité est donc le trouage du savoir.

D'où un paradoxe : le vrai fait trou dans le savoir, mais d'autre part il est absolument positif : on n'y peut rien, il est ce qu'il est, il faut faire avec.

La solution est donnée par la notion du fait. Il revient en effet au même de dire « il est vrai que », et « c'est un fait que ». Un fait est absolument opaque : bête, têtu, inerte, même quand il est négatif, conditionnel, farfelu ou absurde, c'est-à-dire étranger à tout état de choses. Et pourtant un fait, c'est ce qu'on sait d'une chose, et rien d'autre. Le fait est donc l'identité de l'opacité absolue et de la transparence absolue.

Ce nouveau paradoxe est celui de l'autorité : d'une part elle est absolument transparente parce qu'elle n'est que dans sa reconnaissance (une autorité qu'on ne reconnaît pas n'en est pas une) et d'autre part elle est absolument opaque parce qu'elle n'a aucun sens et n'est autorité qu'à s'imposer (une autorité qui ne s'impose pas n'en est pas une).

Le fait, c'est-à-dire le vrai, s'énonce d'une seule manière, qui est donc le dit de l'autorité comme telle : la tautologie. Par exemple il faut obéir à la loi non pas parce qu'elle serait juste ou utile mais parce que c'est la loi. Dire que la vérité est l'autorité des choses revient à dire que le vrai est ce qui fait autorité et qu'il est ainsi ce qui exige la tautologie pour être dit, par opposition au su qui exige le discours différencié.

4. D'où vient la vérité ?

On sait d'avance que le lieu de la vérité est le langage, puisque la plupart des vérités ne correspondent à rien et ne sont que des énoncés (on peut en produire indéfiniment en parlant). Or la question de la vérité est celle de l'autorité qui fait que c'est la vérité : celle de l'autorité dont les choses doivent relever pour faire autorité. Il est évident que les choses en elles-mêmes ne font pas autorité (ce ne sont que des choses). La solution est forcément constituée par la référence au langage. En voici la formulation adéquate :

Quand je dis que la neige est blanche je prends la responsabilité que la neige soit sujet d'être blanche.

L'autorité des choses est donc l'envers de la responsabilité que je prends d'être responsable de ce que je dis. En d'autres termes : ne pas se conduire en irresponsable (= ne pas en rester à ce que le monde fait de nous : un sujet d'opinions), c'est apporter au savoir la garantie qu'il soit bien savoir du vrai et qu'on puisse bien définir la vérité comme l'autorité des choses.

Mais d'où vient ma responsabilité de ne pas être un irresponsable ? Telle est dès lors la véritable question de l'origine de la vérité.

Il n'y a qu'une seule réponse, quand on sait que la vérité est langagière : de ce que j'aie été rendu responsable dans le langage. En quoi je désigne le don qui m'a été fait de la parole, et qui a fait de moi non seulement un répondant, mais un répondant de répondre.

Or nous le demandons : qu'est-ce qu'assumer de manière responsable que la parole nous a été donnée, sinon dire le vrai ?

La parole nous a été donnée alors que nous n'existions pas encore : ceux qui l'ont donnée l'adressaient à un sujet, et comme ils la donnaient réellement, le sujet en question a été réel. Il l'a été en remplacement du vivant que « nous » ne sommes donc plus, et que « nous » n'avons même jamais été

puisque ce « nous » qui le dit est le sujet du langage (ce qui explique que la vie soit notre avoir alors qu'elle est l'être des non-parlants).

C'est donc la même chose pour nous de faire advenir le vrai, et d'assumer la responsabilité d'avoir été institué comme sujets par le don qui (nous) a été fait de la parole. Voilà pourquoi être sujet, pour les parlants, consiste à être dépositaire du vrai.

Conclusion

Le sens de la vie est pour chacun d'assumer que la parole lui ait été donnée, et par là d'avoir à son insu le vrai pour affaire. Ce don est l'autorité de l'adresse qui s'est abattue sur la vie, produisant par là même un sujet. Chacun de nous est donc l'autorité dont relève le vivant qu'il n'est (plus) que par ailleurs. Tant que valider d'être sujet, c'est-à-dire que la parole nous ait été donnée, est possible d'une manière ou d'une autre, on a raison de vivre, donc on vit si misérables que soient les conditions. Quand ce ne l'est plus pour une raison ou une autre, nous ne pouvons plus accepter de vivre – contrairement à un animal qui vit tant qu'il le peut. Sans qu'il le sache, et si indifférent qu'il y soit, chacun a pour existence la question de la vérité. Nous savons maintenant ce que cela signifie.